

auxquelles les individus ont du mal à s'ajuster (ou à être ajustés). En fin de compte, ce livre — c'est son principal apport — a définitivement permis de déconstruire la notion courante d'une, voire deux « génération(s) 68 », grâce à la proposition de « micro-unités de génération » qui ont en commun des formes de politisation semblables avant mai 1968, une participation similaire aux événements et des effets du militantisme comparables. La notion de génération a été ici totalement remodelée, et c'est une avancée considérable. J. Pagis montre qu'une chronologie fine de « l'exposition à l'événement » est fondamentale pour comprendre les parcours ultérieurs. Poursuivant l'argument, elle avance que les enfants de ces militants se trouvent confrontés à un contexte socio-politique très différent qui contribue à une transmission discontinue et aux transformations du militantisme par rapport à la génération parentale.

L'approche biographique des protagonistes et de leurs descendants a renouvelé les interprétations du « moment 68 ». Il est probable que c'est dans cette direction biographique que vont s'orienter les nouvelles recherches... et on veut bien la suivre dans ce qui est à la fois l'exergue et la phrase finale de son livre : « On arrête tout, on réfléchit et c'est pas triste ! ».

Michelle Zancarini-Fournel

Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes (LAHRHA), UMR 5190 CNRS, Université Lumière–Lyon 2, Université Jean Moulin–Lyon 3 et ENS de Lyon, Institut des Sciences de l'Homme, 14, avenue Berthelot, 69363 Lyon Cedex 07, France

Adresse e-mail : michelle.zancarini-fournel@wanadoo.fr

Disponible sur Internet le 10 août 2016

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2016.06.013>

En découdre. Comment les ouvrières ont révolutionné le travail et la société, F. Gallot. La Découverte, Paris (2015). 286 pp.

Cet ouvrage de Fanny Gallot s'inscrit dans la lignée de récents travaux d'historiens (par exemple ceux de Michelle Zancarini-Fournel, de Xavier Vigna ou de Frank Georgi) s'intéressant aux formes d'insubordination ouvrière apparues à la faveur des événements de mai 1968. Issue d'une thèse d'histoire soutenue en 2012, cette recherche entend rendre compte des formes de résistance des populations ouvrières féminines en France durant cette période contemporaine, à partir de la notion d'« agency », la capacité d'agir. Pour ce faire, F. Gallot brosse un tableau relativement complet des femmes qui composent le monde industriel, en s'appuyant sur un large corpus d'archives écrites et orales, issu notamment des mobilisations des usines Chantelle et Lejaby. À la manière de James Scott ou de Michel de Certeau, l'autrice s'intéresse moins au déroulement de grandes luttes — comme les grèves — qu'à cet ensemble d'attitudes, techniques et gestes, le plus souvent souterrains, qui font le substrat des contre-offensives populaires, auxquels elle associe alors une réflexion « intersectionnelle ». Au fil des douze chapitres qui composent l'ouvrage, elle explore les grandes problématiques de la condition ouvrière en procédant en effet à un examen systématique « de classe et de genre » des formes de contestations ouvrières : de la double journée de travail au droit de cuissage, du paternalisme patronal au machisme syndical, on découvre tout un univers de pratiques, plus ou moins spécifiques aux femmes. Qu'il s'agisse du freinage des cadences, de l'absentéisme, des occupations d'usines — en particulier de nuit —, de la séquestration du patron, des moqueries à l'égard des supérieurs et/ou des hommes, des moments de détente pendant le temps de travail (fêtes, apéros, rigolades), des détournements de chansons, des ateliers d'écriture ou de la création d'associations, F. Gallot donne à voir l'expression protéiforme d'une triple « réappropriation » sociale : réappropriation du temps tout d'abord, pour des femmes

perpétuellement sous pression pour concilier travail domestique et travail salarial ; réappropriation du produit ensuite, pour des salariées dépossédées de leur activité au moment de la fermeture de leur entreprise ; réappropriation enfin de leur histoire, pour ces dominées condamnées le plus souvent « à se taire ou à être parlées », selon la formule de Pierre Bourdieu.

Ouvrage dynamique, engagé et utile, *En découdre* suscite néanmoins toute une série d'interrogations, notamment épistémologiques, conduisant à douter du projet initialement annoncé. Tout d'abord, la construction de l'objet pose question : dès lors qu'elles relèvent de la catégorie « ouvrière », toutes les histoires individuelles et collectives ici se valent et se confondent. Cette vision se retrouve tant dans l'exploitation des matériaux que dans le déroulé du propos : F. Gallot s'emploie à distinguer différentes générations d'ouvrières, mais la démonstration se fonde indistinctement sur des archives au statut et à la validité historique souvent très inégaux. Qu'il s'agisse d'un documentaire militant, d'une source syndicale, d'un article de presse ou du souvenir d'une ouvrière, malgré certaines précautions, F. Gallot fait un usage souvent indifférencié de ces sources, qui conduit au lissage de l'objet étudié. Les allers-retours permanents entre les populations, les sites et les époques ne permettent de saisir ni la pleine diversité des caractéristiques sociologiques des « ouvrières », ni les spécificités historiques qui façonnent leurs schèmes et leurs pratiques. Par conséquent, on a souvent du mal à percevoir les mécanismes qui expliquent les conduites de ces femmes, et la genèse de leurs actions est souvent réduite au contexte des « années 1968 », à leur appartenance syndicale ou à leur engagement politique. On devine pourtant parfois des éléments structurant leurs capacités d'agir : le niveau de diplôme, le rapport aux parents, la situation matrimoniale, le contexte historique. Mais ces éléments apparaissent trop subrepticement, au profit de raisonnements souvent binaires sur des formes de résistance plus ou moins discutables : considérer par exemple que la « bise » d'une ouvrière à son patron, lors d'un événement festif, constitue « la rupture avec l'ordre paternaliste et patriarcal et ses interdits de genre et de classe » (p. 119), semble un peu excessif. De même, si l'on peut envisager un défilé d'ouvrières arborant les soutiens-gorge qu'elles fabriquent comme le signe d'un double renversement symbolique, sexué et social, il est difficile d'oublier dans quel contexte se déploie cette action : celui d'une manifestation lors d'une fermeture d'entreprise.

Loin de se limiter à ces exemples, cette question traverse l'ensemble de l'ouvrage. Les formes d'extrapolation identifiées ici, associées à la volonté de l'auteurice de montrer la multiplicité des formes d'« agency », ne sont peut-être pas sans lien avec la réalité historique et sociologique de la condition ouvrière. Pour reprendre les propos de Roger Cornu, « la classe ouvrière n'est plus ce qu'elle n'a jamais été ». *En découdre* en est une formidable illustration : malgré tous ses efforts pour montrer « comment les ouvrières ont révolutionné le travail et la société », cet ouvrage constitue moins une contribution à la compréhension des formes de résistance qu'à celles de ses modes de domination de classe et de genre. Face à la suspicion des maris, à la méfiance des syndicats ou au paternalisme patronal, auxquels il faut ajouter le stress de la double journée de travail, la fatigue du travail posté, la souffrance des cadences imposées puis le chômage forcé, F. Gallot nous livre un état souvent sombre de la condition ouvrière féminine, que les quelques moments de résistance braconnés peinent à compenser. Et même lorsque certaines de ces travailleuses semblent dépasser leur condition, on s'aperçoit qu'il s'agit d'un résultat souvent résiduel ou biaisé. En ce sens, les derniers chapitres sont les plus intéressants de l'ouvrage : l'embarras des ouvrières à l'égard de la catégorie et des militantes « féministes » d'un côté, leur déception concernant des documentaires dédiés à leur lutte de l'autre, sont révélateurs des difficultés à s'arracher de sa condition, y compris lorsqu'on est appuyé par des militants chevronnés. En définitive, l'intérêt de ce livre réside moins dans sa contribution à une histoire féminine des luttes ouvrières que dans l'illustration de la complexité des conditions de félicité des entreprises d'émancipation.

Maxime Quijoux

*Professions, institutions, temporalités (PRINTEMPS), UMR 8085 CNRS et Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, 47, boulevard Vauban, 78280 Guyancourt, France*Adresse e-mail : maxime.quijoux@uvsq.fr

Disponible sur Internet le 08 août 2016

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2016.06.012>**L'industrie à la campagne. 50 ans de mémoire ouvrière d'une usine de pâte à papier dans les Pyrénées, C. Thébault, J. Thoemmes. Octarès, Toulouse (2014). 72 pp., 41 photographies**

Dans cet ouvrage, Claire Thébault et Jens Thoemmes dressent le portrait socio-historique d'une usine de pâte à papier située en milieu rural, à Saint Gaudens, dans les contreforts pyrénéens de la Haute-Garonne. À l'occasion des cinquante ans de « La Cellulose », dans une démarche conjointe avec la direction de l'usine et l'amicale des retraités, les deux auteurs ont ainsi mené des entretiens avec une trentaine de retraités et ont consulté le fonds documentaire et photographique de l'usine.

Le ton est donné dès l'introduction : l'ouvrage n'est pas destiné aux spécialistes des sciences sociales, mais plutôt à un public aussi large que possible. Sa forme en témoigne : cette monographie se présente comme un album au style narratif, abondamment illustré de photographies de l'usine à différentes époques, qui fait un usage parcimonieux des références bibliographiques. Il s'agit pour les auteurs de montrer que « le travail est plus qu'un moyen de gagner sa vie » (p. 2), en insistant sur les relations sociales qui existaient et existent toujours au sein de l'usine, et sur la place tenue par l'usine dans la vie des salariés.

Peu de choses sont dites sur les caractéristiques socio-démographiques des enquêtés, si ce n'est qu'ils représentent divers secteurs et diverses positions hiérarchiques. On devine qu'il s'agit très majoritairement d'hommes, à l'image de la main-d'œuvre de l'usine. Les très nombreux extraits d'entretiens font entendre leurs souvenirs et donnent corps à ce que signifiait la vie ouvrière dans cette usine rurale qui a profondément transformé son territoire d'implantation. Avec plus de 600 salariés au plus fort de son activité, et près de 2000 emplois induits, l'usine a ainsi entraîné le doublement de la population de Saint-Gaudens en quelques années. Les auteurs montrent bien comment les cinquante années d'existence de l'usine voient les conditions de travail s'améliorer, le risque diminuer (La Cellulose est tout de même une usine Seveso II), le processus de production s'automatiser, la rentabilité largement s'améliorer, tout en voyant décroître la culture d'atelier et le nombre de salariés. L'usine change plusieurs fois de raison sociale et de propriétaire, et l'évolution du capital témoigne d'une internationalisation croissante, et d'un éloignement géographique du centre de décision. Du côté du travail, le recours à la main-d'œuvre locale, essentiellement agricole et novice en matière d'industrie de *process*, va progressivement laisser place au recrutement d'une main-d'œuvre plus qualifiée et moins autochtone. L'automatisation s'accompagne d'une rationalisation de la gestion de la main-d'œuvre qui met fin à l'autonomie dont bénéficiaient les ateliers, et le quotidien à l'usine s'individualise.

Les salariés rencontrés témoignent d'une fierté certaine et d'un fort attachement à cette usine qui pâtitait pourtant à ses débuts d'une très mauvaise image, en raison de la pollution olfactive et aquatique provoquée par son activité. La mobilisation de 1981 contre la fermeture de l'usine a largement témoigné de cet attachement, et de l'ancrage de l'usine sur le territoire. Elle reste un souvenir vivace et fondateur — bien plus que les deux autres moments de mobilisation abordés dans l'ouvrage que sont Mai 1968, placé sous le signe d'une grève joyeuse et à faible enjeu local, et le mouvement de lutte contre la restructuration en 1993, marqué par une cohésion interne amoindrie et un repli sur l'intérieur de l'usine. Les auteurs donnent une large place à l'évocation